

Pastorale

Il est toujours surprenant de s'apercevoir qu'à l'instar des fables, la plupart des faits marquant notre vie comportent une morale. J'ai souvenir d'une rencontre fortuite et amusante survenue sur le chemin, en Lozère je crois, pays du Gévaudan où sévissait la Bête. Paysage de montagnettes fait de pâtures et de forêts. Une impression d'âpreté que l'on imagine bien confite de légendes maléfiques. Un décor où jadis la neige et le blizzard hantaient le quotidien. La Bête, entre fabulation et réalité, qui accabla la région fut occise au dix-huitième siècle. Influencé par l'austérité des lieux et la réminiscence de mes lectures instructives, j'allais chemin distraitement. J'imaginai cette région, couverte de forêts denses et infinies, en proie aux loups et aux brigands. Les pèlerins d'antan prenaient de fameux risques ainsi qu'en sont témoin les récits de l'époque. Nos temps sont plus sereins, je ne m'en plaignais pas. Tout à ces pensées réconfortantes j'avais sur un sentier rebelle au plus profond d'une puissante chênaie. Une brise ténue tempérerait mes ardeurs et je baignais dans une subtile odeur de bois mort, de moisissure et de fougère. Était-ce bien de la fougère ? Le monde m'appartenait ou me le laissait croire et se faisant câlin, flattait ma solitude.

Tant de ravissement ne pouvait pas durer. Ce fut d'abord des sons étouffés de grelots, des bêlements puis le rythme nerveux d'une multitude de petits sabots et enfin, devant moi, à un coude du sentier, l'apparition irréaliste d'un troupeau de moutons égarés. Une centaine j'estimais, arrêtés, affolés et l'on se faisait face. Il faut dire encore que la traverse était bordée de murs d'une certaine hauteur. Le mouton n'est pas l'idéal du courage, il a tendance à se se trotter sans demander son reste. Mais là, imaginez une foule de bestiaux velléitaires comprimés entre deux parois de pierres sèches distantes d'un mètre cinquante. Situation confuse, je me devais d'agir. Je me hissai sur le mur et priai la cohorte timorée d'accepter l'ouverture. Aucun de ces ovins n'engagea la partie. Désespéré, je décidai de les contourner en progressant sur le sommet de la clôture. Ce fut alors indescriptible. Entre les premiers rangs tétanisés par ma présence et les derniers qui, n'y comprenant rien, jouaient à saute-mouton dans l'espoir d'avancer, il y eut une mêlée générale d'où des bêtes apeurées jaillissaient et retombaient si tant qu'on avait l'impression d'un liquide qui bouillait. Ça ondulait par couches, mais ça ne progressait pas. J'étais juste arrivé à leur hauteur quand, à moitié mort de peur, un valeureux trouillard s'extirpa de la masse houleuse et me passa devant. Le mâle alpha je déduisis. La bonde ayant cédé ce fut la débandade. Un tsunami laineux et tintinnabulant s'écoula sous mes yeux et s'éloigna au loin, laissant un grand silence. Je bourrai une pipe et repris mon chemin, pèlerin à vapeur amusé et fumeux. Le répit ne dura que ce que dure la chose, l'espace d'un coup de dé. J'en étais à ma quinzième bouffée quand bêlements, grelots et rythme de sabots me recollèrent au train. Me voilà donc, contre mon gré, berger flanqué de son troupeau. Peu enclin à m'investir dans ce symbole biblique, je tentai plusieurs fois de leur fausser compagnie. En vain, ils restaient obstinément attachés à mes basques. Des heures que ça dura. Je me voyais déjà traînant cette cohorte jusqu'au bout du chemin. Et puis vinrent une route et puis un carrefour. Dans le lointain un village paysan semblait tout endormi. Midi avait sonné depuis une heure déjà.

Au carrefour, là où la route accouchait d'une allée menant où je voulais, se dressait un portail monumental donnant accès à une propriété bordée de hautes murailles. Je m'y faufilai, laissant mes ouailles déconcertées se dépatouiller seules. J'en sortis du côté opposé, libéré de ce fardeau qui m'empêtrait. Ô je les entendais bien, en plein croisement, bêlant en rond leur présent incertain. J'avais un peu mauvaise conscience. En les abandonnant, je n'avais pas su ou voulu résoudre le problème. Mais à ma décharge, je n'avais aucune solution de remplacement à leur soumettre, on a tous nos petites faiblesses.

Moralité : le troupeau sans gouverne erre désarmé et malheur à celui qui se fie au hasard. Ma conscience apaisée je repris le chemin et j'oubliai bientôt leurs cris déconcertés.